Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 20 (1884)

Heft: 7

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

GENÈVE 1er Avril 1884.

XXe Année. No 7.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

SOMMAIRE : Pédagogie italienne (introduction). — Chronique française. — Théorie et pratique. — Correspondance. — Nécrologie (J.-J. Schönholzer). — Bibliographie. — Chronique scolaire. — Partie pratique. — Nominations.

PÉDAGOGIE ITALIENNE

(Introduction.)

Le mouvement pédagogique qui s'opère au-delà des Alpes a déjà attiré plus d'une fois l'attention de l'*Educateur* [1]. Nous y avons aussi puisé plus d'un renseignement et plus d'une leçon, empruntant ainsi à la péninsule ce que la Suisse lui avait prêté au temps des Girard et des Necker de Saussure. Mais la pédagogie va chaque jour s'enrichissant dans le pays du Dante, comme toutes les branches de la science et de la littérature. Un penseur de la Grande-Bretagne, M. Robert Flint, dont l'*Histoire de la philosophie* a été traduite en français par M. Carrau, professeur à l'Académie de Besançon, soutient même que la nation italienne est celle de l'Europe qui, parmi la génération présente, a accompli le progrès le plus considérable. Et ce progrès, le penseur écossais prétend que les Italiens l'ont réalisé

1. Voir entre autres pages 66 et 89 de l'année 1883.

non en imitant les Etats étrangers, mais en marchant dans leur voie propre et en développant la vie nationale.

Malheureusement, de ce progrès des Italiens, le public lisant de la Suisse romande, auquel sont familiers les noms des écrivains français même de quatrième ordre, sait assez peu de chose. Il ignore jusqu'aux noms d'une partie de ces hommes supérieurs qui s'appellent Manzoni, Pellico, Nicolini, Balbo, Rosmini, Gioberti, Mamiani, Azeglio, César Cantu, Capponi, Cibrario, etc. Garibaldi et Cavour, comme acteurs dans le grand drame politique, sont plus connus, le premier surtout, avec ses aventures héroïques et sa chemise rouge usée par la victoire. Les pédagogues de la péninsule ont naturellement encore moins de chance. Et cependant que de beaux noms à mettre à la suite de Victorin de Feltre, c'est-à-dire de celui qui a pu être appelé avec raison le premier pédagogue digne de ce nom en Italie, et même des temps modernes : Aporti, le fondateur des salles d'asile, Lambruschini, Tommaseo, Rayneri, Rosi, Paravicini, Ignace Cantu et Troya, qui vient de s'éteindre, à Turin, en février 1883. C'est à Troya que revient l'honneur d'avoir fondé ces cours de méthodologie qui ont précédé les écoles normales. A Troya encore appartient le mérite d'avoir fondé le premier journal d'instruction primaire en Piémont.

« Vincent Troya, dit l'*Educatore italiano*, de Milan, mort à l'âge de 77 ans, est le premier qui ait rompu avec les procédés de la routine consistant à instruire la jeunesse par demandes et réponses apprises par cœur. La persévérance de cet homme égalait le courage avec lequel il lutta contre les ultras ou les exaltés de la sacristie, à leur tête cet archevêque Fransoni, de Turin, qui défendit aux ecclésiastiques de son diocèse de mettre le pied dans les écoles dirigées par Troya et son maître, l'abbé Aporti. Cette défense ne fit, il est vrai, que rendre les deux éducateurs populaires dans les diocèses dirigés par des prélats plus sympathiques au progrès. Un beau trait de la vie de Troya, c'est d'avoir refusé de se laisser porter comme candidat à la chaire de pédagogie fondée à Turin en 1845, et de s'être effacé, par modestie, devant Rayneri dont il jugeait la science plus profonde que la sienne.

Ces fondateurs de la pédagogie italienne ne sont plus ; mais ils ont laissé de nombreux successeurs, les uns forts par la science, les autres plus pratiques.

Parmi les premiers, nous citerons Joseph Alliévo, professeur de pédagogie à l'Université de Turin, et parmi les seconds, M. Girolamo Bagatta, directeur de l'école normale de Gênes, auquel nous empruntions l'autre jour un exercice de composi-

tion élémentaire. L'un et l'autre appartiennent à la tendance *spiritualiste* et s'inspirent des traditions de leurs illustres devanciers.

La pédagogie *positiviste* qui s'inspire des Allemands et des Anglais, comme Lindner, Bain, Spencer, compte aussi des têtes pensantes, des hommes influents, comme Siciliani, professeur de philosophie à Bologne, Paul Riccardi, François Veniali, notre ancien correspondant de Rome. C'est même à ces derniers qu'appartiendrait la direction des esprits dans la région officielle, sous le ministère actuel de M. Baccelli.

Alexandre DAGUET.

CHRONIQUE FRANÇAISE

Il est bon et profitable de jeter de temps en temps un coup d'œil sur ce que font nos voisins d'outre-Jura.

Le *Journal d'Education populaire*, publié par la Société pour l'instruction élémentaire de Paris, qui en est à sa 68me année d'existence, consacre une notice nécrologique à deux zélés promoteurs de l'enseignement populaire : Charles SAUVESTRE et Henri MARTIN.

Charles Sauvestre a été l'un des fondateurs de la Ligue de l'enseignement et vouait sa sollicitude, depuis près de cinquante ans, à l'enseignement populaire. Sous tous les régimes il a combattu pour la même cause. M. Sauvestre était professeur aux cours normaux et avait commencé sa carrière comme instituteur. Il publia même deux journaux scolaires : l'*Enseignement laïque* et l'*Echo des instituteurs*. Il est mort à l'âge de 65 ans.

M. Henri Martin est l'illustre auteur de l'*Histoire de France* en 16 volumes, allant des origines à la période contemporaine. Il en a donné un abrégé populaire en deux volumes [1].

« Démocrate consciencieux, républicain à l'âme ardente et généreuse « (dit le *Bulletin* de la Société de l'instruction élémentaire), Henri Martin « voulait améliorer le sort matériel du plus grand nombre. »

M. Auguste Chalamel a donné une conférence du plus haut intérêt sur l'état des écoles au moyen âge, et rappelé entre autres le rôle curieux et bienfaisant de Charlemagne se faisant inspecteur d'écoles et gourmandant les enfants des grands qui ne travaillaient pas, pendant qu'il prodiguait les éloges aux écoliers de naissance moyenne et inférieure qui se distinguaient par leur zèle. C'est un moine de notre pays, par parenthèse

1. Une correspondance parisienne insérée dans une feuille neuchâteloise, peu de jours après la mort du célèbre historien, mettait Henri Martin fort au-dessous de Thiers, Michelet, Guizot, oubliant que Martin a embrassé toute l'histoire dans son œuvre, et que s'il n'avait pas la passion et le coloris de Michelet, il n'en a jamais eu les excentricités et la déraison marquée de ses derniers volumes. Sismondi seul l'emporte par l'étendue et l'érudition. Aussi tous l'ont-ils mis à contribution en dénigrant *son style*.

(M. Chalamel ne le dit pas), qui a transmis ce fait à la postérité ; on ne sait pas son nom, mais il dit lui-même en parlant des Thurgoviens qu'ils étaient ses compatriotes. Et le chef de l'école palatine, le moine Clément, était probablement l'Irlandais de ce nom qui avait enseigné à St-Gall.

La presse pédagogique s'est enrichie de deux organes nouveaux. L'un, tout récent, est la *Tribune des instituteurs et institutrices*. Les quatre premiers numéros nous sont parvenus. Nous trouvons cette feuille un peu optimiste en fait de discipline. C'est toujours l'idée de Rousseau : L'enfant est un ange ou du moins toujours docile à la persuasion. Les brimades sont cependant là pour nous ôter cette illusion. Mais cet optimisme s'allie volontiers à l'enthousiasme de la cause scolaire. Nous suivrons avec intérêt la marche de notre sœur des bords de la Seine.

La seconde feuille reçue est la *Revue mensuelle des fêtes d'enfants*, des distributions de prix, des peines et récompenses, etc., etc., rédacteur en chef M. Henri de Sabatier-Plantier. Il s'agit de propager les fêtes d'enfants, dans chacune desquelles on ne manquera pas de chanter *certains couplets* de la *Marseillaise*. M. de Sabatier convient qu'ils ne sont pas tous faits pour les enfants. Mais que fera-t-on du refrain sanguinaire :

Qu'un sang *impur* abreuve nos sillons !

M. le rédacteur voudrait voir reparaître aussi le *Chant du Départ*, de Marie-Joseph Chénier. Il a raison. La littérature de la Révolution n'a rien produit de plus émouvant, sauf certains couplets de la *Marseillaise*.

Je me rappelle l'effet que produisit un jour sur mes élèves suisses, dans une leçon de littérature, la déclamation ou plutôt le chant du morceau patriotique de Chénier.

L'*Ecole*, de Paris, journal des instituteurs et des familles, continue à paraître sous la direction de M. Saint-Martin, qui ne croit pas déroger à ses hautes fonctions de député, en consacrant une partie de son temps à la rédaction de cette feuille pédagogique.

Une initiative remarquable a été prise par les instituteurs de la Seine-Inférieure, qui, au nombre de cent, viennent de fonder la première conférence ou la première société pédagogique de France et de Navarre.

A. D.

THÉORIE ET PRATIQUE [1]

L'un des principaux obstacles que rencontrent le développement et le perfectionnement des méthodes d'enseignement, de l'esprit pédagogique en général, c'est le préjugé qu'on nourrit à l'égard de la théorie et de la préférence aveugle et pour ainsi dire fanatique que l'on accorde à la pratique exclusive. La théorie, pour un trop grand nombre d'esprits prévenus, ne saurait être que le produit d'une tête déraillée ou d'un original qui ne possède pas l'ombre d'une idée pratique, et qui, enfermé dans son

1. Fragment d'un discours d'ouverture prononcé dans la Société pédagogique dite *Allgemeine Lehrerversammlung*, de Francfort s/M., lors de l'inauguration d'une section pour la *pédagogie scientifique*.

cabinet, au milieu de livres poudreux et à la triste lueur d'une lampe, bâtit des châteaux en Espagne, c'est-à-dire des *théories*. N'entend-on pas chaque jour des propos comme celui-ci : « Oui, en théorie cela paraît très beau, mais dans la pratique cela ne vaut rien! » Et si Méphistophélès vient encore confirmer et renforcer cette idée avec sa formule magique : *Toutes les théories sont grises* (c'est-à-dire creuses), oh! alors, il n'y a plus de rémission, c'en est fait de la théorie ; Gœthe et le diable le disent, donc cela est vrai et il faut y croire !

Qu'oppose-t-on à la théorie comme unique et fidèle guide dans notre mission pédagogique ? — Exclusivement la pratique ! « Celui, dit-on, qui s'en tient aux résultats de la pratique ne fera jamais fausse route. La pratique, voilà la meilleure institutrice. » Oui, voilà bien la philosophie des praticiens de profession. Cherchez à examiner avec des esprits aussi catégoriques les idées de théorie et de pratique, essayez de leur faire voir les rapports intimes qu'il y a entre les deux, ils vous congédieront en vous disant que tout cela n'est que de la fantasmagorie, et que, hors de la pratique pure, il n'y a point de salut.

Ces idées, qui prévalent encore dans beaucoup de pays soi-disant avancés et même dans plus d'un cercle pédagogique, en Allemagne et en Suisse, ces idées sont d'autant plus funestes au progrès de l'enseignement éducatif qu'elles ont leur source dans l'entêtement et l'absence complète d'esprit philosophique pour lequel on montre parfois la plus coupable aversion. Les représentants de ces opinions déplorables, un écrivain dont le nom m'échappe, les appellerait *les manouvriers de l'école ;* Herder les flétrirait du nom d'*impotents* (Krüppel).

Oui, certes, il y a beaucoup de théories creuses et saugrenues, mais elles ne sont pas telles parce que ce sont des théories, mais bien parce qu'elles ont été conçues et élevées *a priori* sur des hypothèses hasardées et en contradiction flagrante avec les résultats de l'expérience, avec la réalité en général. Telle est, par exemple, sous bien des rapports, la théorie éducative de Rousseau, qui fait à la nature et au hasard une part exagérée dans l'éducation de l'enfant. Sans doute, la nature a ses correctifs, mais rarement ceux-ci se trouvent à côté des imperfections et des vices qu'elle produit. La théorie de certains pédagogues idéalistes, qui voudraient nous faire voir dans chaque enfant un ange auquel il suffit d'adresser une parole de douceur pour obtenir tout ce qu'on désire, est une théorie malheureuse, parce qu'elle repose sur un manque de connaissance de la nature de l'enfant ou sur l'hypothèse erronée que l'homme naît foncièrement bon, et que c'est la société qui le corrompt.

Aussi, dès qu'on s'aviserait d'appliquer cette théorie à la pratique de l'éducation, l'on entrerait en conflit avec la réalité, que dis-je ? avec la nature même. Dans ce cas, on aurait raison de dire : Cette théorie ne vaut rien dans la pratique. — La théorie des facultés de l'âme et des idées innées, qui a été portée à son plus parfait développement par le philosophe Christian Wolff (1679-1723), est captieuse en ce que Wolff fait naître les différentes catégories des faits de l'esprit, des facultés ou agents qu'il nous expose comme existant réellement dans l'âme. Pour peu que l'on soumette cette théorie à l'examen et que l'on observe l'origine des faits de l'esprit, on verra bientôt que ces facultés et idées innées ne sont qu'imaginaires, ou

qu'autant de mythes sans valeur scientifique, stériles dans la pratique, nuisibles à l'éducation et à l'enseignement. Mais pourquoi cette théorie des facultés innées, qui pourtant n'explique pas le plus simple phénomène psychologique ; pourquoi a-t-elle trouvé et trouve-t-elle encore, de nos jours, un accès si facile dans le monde pédagogique ? — Pour la simple raison qu'elle dispense ses adhérents de réflexion et de recherches sérieuses. En effet, y a-t-il rien de plus aisé, d'après cette théorie, que de résoudre les questions de psychologie les plus ardues, et d'expliquer les phénomènes de l'esprit les plus compliqués ? On les fait tout simplement résulter d'une faculté particulière ; cela se fait en un tour de main. Demande-t-on, par exemple, ce que c'est que la mémoire ? On répondra avec aplomb : « La mémoire est cette faculté de l'âme qui conserve les idées perçues et qui peut les reproduire au besoin. » — Qu'est-ce que la raison ? — La raison est cette faculté sublime de l'âme, qui pose les principes. — La mythologie expliquait les phénomènes de la nature absolument de la même manière, c'est-à-dire qu'on y faisait présider des divinités particulières. Par exemple, qu'était-ce que le vent ? — C'était le souffle du dieu Borée. — Dans son *Malade imaginaire*, Molière persifle spirituellement cette manière puérile de vouloir expliquer les causes de toutes choses. Lorsqu'on fait subir à Argan son examen de bachelier, l'un des docteurs lui demande : *Quare facit opium dormire* ? A quoi Argan répond : *Quia est in eo virtus dormitiva.*

Où que nous regardions, nous retrouvons partout des théories creuses et diamétralement opposées à la pratique. Que sont, pour n'en rappeler encore qu'un exemple, le communisme et le socialisme dans toute leur nudité, sinon des utopies d'après lesquelles la société devrait se composer de créatures parfaites, pour qu'on pût faire sur elle l'application pratique de ces théories.

Ces quelques exemples suffisent pour montrer qu'une théorie doit être nécessairement fausse, si elle n'est pas fondée sur l'observation et l'examen des résultats de la pratique, ou sur la connaissance exacte de l'objet sur lequel elle doit trouver son application.

Si, d'un autre côté, on observe les produits incohérents de la pratique, si on les soumet à une analyse scientifique minutieuse pour en reconnaître le côté utile ou nuisible, qu'enfin on tire de ce travail des conséquences ou plutôt des principes généraux et des règles qui formeront ensuite un corps logiquement et harmoniquement organisé, on aura ce qu'on appelle une théorie ou une méthode féconde en bons résultats, un guide sinon infaillible, du moins sûr et fidèle dans les travaux pratiques.

Une théorie issue de l'observation scientifique des faits de l'expérience nous permettra de procéder avec connaissance de cause ; elle nous garantira des hasards et de l'arbitraire ; notre travail se fera dans un ordre logique où tout s'enchaîne, où chaque chose vient en son temps et trouve la place qui lui revient. Celui qui est en possession d'une bonne théorie a des avantages immenses sur celui qui n'admet pour règle et pour guide que les inspirations du bon sens. Celui qui se règle sur une bonne théorie, embrasse d'un coup d'œil les travaux de toute une période de temps ; il sait aujourd'hui ce qu'il fera demain, la semaine prochaine et toute l'année ; sa

marche est toujours tracée, il n'a qu'à aller droit au but. Celui, en revanche, qui croit pouvoir se passer des services de la théorie, est comme un marin qui vogue sans boussole ; jouet des caprices de la mer, il s'expose à tout moment à faire naufrage.

(A suivre.) Xavier DUCOTTERD.

CORRESPONDANCE

Coppet, le 4 mars 1884.

Nous avons lu avec beaucoup de plaisir la correspondance de M. Pain concernant l'enseignement du dessin à l'école primaire.

Quoique cette branche soit un acheminement pratique aux beaux-arts, c'est-à-dire à la peinture et à la sculpture, qui sont hors de la portée du commun des mortels, il est bon que chacun sache dessiner un objet quelconque ou tracer des lignes pour la levée d'un plan.

Mais pour en arriver là, il faut écarter de l'enseignement du dessin les difficultés qui l'entravent et rechercher les moyens simples et faciles, pour les commençants surtout. A l'école primaire, il ne faut jamais oublier que tout doit être essentiellement pratique, afin que, le plus tôt possible, les élèves puissent tirer parti de leurs connaissances dans leur position sociale.

Loin de blâmer l'usage du papier quadrillé que M. Pain préconise pour les premiers mois seulement, nous aimerions qu'il fût maintenu même pour l'enseignement du dessin d'après nature, avec cette différence toutefois, que les élèves eux-mêmes fassent le quadrillage proportionné au format de leurs cahiers ou albums et en rapport avec le quadrillé tracé à la planche noire.

A la leçon de dessin, le maître ou un élève quadrille en effet la planche noire en un nombre déterminé de divisions, par exemple en décimètres ; les élèves en font autant sur leur papier, mais dans des proportions réduites ; puis on place devant le tableau noir un objet quelconque, tel que chaise, tabouret, ustensile de ménage, etc., etc , et l'élève trace dans les carrés de son cahier les contours et les lignes des corps qu'il a à reproduire, d'après la manière dont ils se détachent sur le tableau noir. Quant aux côtés de l'objet qui sont en relief, l'élève juge par le coup d'œil à quels carrés ils correspondent. Pour faciliter ce travail, il est bon de numéroter sur le tableau noir toutes les divisions dans le sens de la longueur et de la largeur, afin que l'élève, en inscrivant des numéros semblables sur son papier, puisse se reconnaître [1].

Le procédé que nous signalons est quelque peu mécanique, il est vrai ; mais nous ne le croyons pas moins supérieur à celui qui est généralement en usage, de copier servilement des modèles. Sans doute l'imitation est

1. M. C. Menn, professeur de dessin (Voir *Educateur*, 1884, n° 5, page 72), auquel nous avons communiqué l'intéressant article de M. Amiet, déclare que ce procédé est excellent, à la condition que tous les élèves se trouvent exactement en face de la planche noire.

quelque chose, mais dans la vie pratique elle rend fort peu de services[1].

En outre, la méthode de dessin qui est indiquée plus haut exerce aussi bien le coup d'œil et la main que toute autre et amène insensiblement l'élève à reproduire un objet d'après nature, ce qui est le point capital de l'enseignement du dessin.

Même pour les plantes, le procédé ci-dessus peut être employé, car il est facile de placer devant le tableau noir un rameau, un vase à fleurs ou un arbrisseau. Les débuts pour ce genre de dessins, comme pour les précédents, ne seront pas parfaits, mais peu à peu on verra les progrès s'accentuer, vu le plaisir et l'intérêt que les enfants ont à reproduire les objets qu'ils ont tous les jours sous les yeux.

Le maître aura soin, en dernier lieu, de diriger ses élèves pour ce qui touche aux ombres, et il leur fera remarquer tous les effets de lumière.

H. Amiet.

NÉCROLOGIE

Le décès du professeur de mathématiques J.-J. Schönholzer, mort le 8 janvier dernier à Berne, a causé un douloureux émoi dans le monde des professeurs et des élèves du Gymnase. Des discours émus ont été prononcés en allemand et en français sur sa tombe, le 11 janvier.

Voici quelques détails empruntés au *Bernerschulblatt* du 26 janvier.

M. Schönholzer a vu le jour à Mettlen en Thurgovie, le 22 avril 1844. Il a étudié successivement dans son lieu natal, à l'école cantonale de Frauenfeld, à l'académie de Lausanne, à l'école polytechnique de Zurich, à l'Université de Munich. Après avoir reçu le brevet de maître secondaire ou de district à Aarau, il fit un séjour à Londres et devint ensuite maître ou professeur de mathématiques dans les établissements secondaires et supérieurs de Berne ; il s'y distingua par le talent de rendre claires les parties les plus difficiles de la science des nombres. Aussi bienveillant que capable, il avait su se faire aimer de ses collègues et de ses élèves, malgré une irascibilité de caractère qu'il regrettait sur son lit de mort, mais qui s'explique par certaines injustices et le manque d'égard de jeunes gens sans cœur.

Schönholzer se montrait fort surtout dans la géométrie synthétique et l'histoire des mathématiques. « Avec quel enthousiasme, dit l'un des orateurs qui ont parlé sur sa tombe, il parlait d'Archimède et de Thompson ! »

Un étudiant de l'Université s'est rendu l'interprète des sentiments de la jeunesse studieuse de la faculté de philosophie et de la section de mathématiques en particulier.

La *Schweizerische Lehrerzeitung* a aussi consacré un article de longue haleine à M. Schönholzer, dont elle fait l'éloge au point de vue des talents,

1. Voir sur ces dessins quadrillés l'opinion émise par un professeur de dessin et qui est en même temps artiste, l'article bibliographique qui paraît dans ce numéro, sous ce titre : *L'A B C des formes*.

de l'habileté et du tact pédagogique. « Schönholzer, dit la feuille que » nous citons, était l'un des ornements de la classe enseignante. »

Il avait eu pour maître le vénéré Dr Schläfli, un mathématicien d'une renommée européenne. A. D.

BIBLIOGRAPHIE

LE DESSIN ENSEIGNÉ COMME L'ÉCRITURE. L'A B C DES FORMES. *Première série. Cours élémentaire. Cahiers du maître. Distribution des surfaces. Tracé des reliefs.* Paris, Hachette.

Nous avons soumis ces cahiers à un professeur de dessin expérimenté qui est aussi un artiste de distinction. Il approuve fort la méthode, la trouvant vraie, rationnelle, procédant par l'application des éléments de la géométrie à l'étude du dessin à main levée.

Mais le critique autorisé que nous citons ne peut donner la même approbation au dessin *quadrillé;* selon lui, il apprend à l'élève *à marcher avec des béquilles.*

En général, il voudrait aussi plus de goût dans le choix des exercices proposés. « Ce n'est pas à l'aide de *quadrillages* et de combinaisons de lignes plus ou moins fantaisistes, que se cultivera le sens du beau. Il faut prendre pour base la géométrie, mais en l'appliquant à des exercices qui, à côté d'une grande simplicité, offrent un caractère artistique prononcé. Ce caractère, on le trouvera dans les styles primitifs de l'ornementation aux différentes époques. C'est là que l'on devrait puiser les motifs des exercices graphiques. Ce choix ne peut être fait que par un artiste qui soit pédagogue en même temps. »

Nous soumettons ces observations à M. Emile Reiber, *fondateur* de l'*Art pour tous* et auteur du *Cours élémentaire de dessin*, dont on nous a envoyé la première série seulement.

Le Département de l'instruction publique du canton de Vaud vient d'autoriser dans les écoles l'emploi du *Cours de comptabilité pratique*, par M. Golaz, inspecteur d'écoles (Lausanne, Imer et Lebet, éditeurs).

Nous sommes heureux de cette décision, d'abord parce que nous aimons à constater qu'à égalité de mérite, on se fait maintenant, chez nous, un devoir d'employer les livres écrits par des nationaux, et ensuite, parce que cet ouvrage contribuera à rendre faciles et attrayants l'enseignement et l'étude de la comptabilité dans les écoles primaires. Plus particulièrement destiné aux jeunes filles, le *Cours de comptabilité pratique*, avec quelques légères modifications, peut cependant être employé avec succès chez les jeunes garçons; il renferme un grand nombre d'exemples pris dans la vie ordinaire, simples, bien gradués et certainement propres à donner le goût de cette science pour laquelle un grand nombre d'élèves n'ont montré jusqu'à présent que fort peu d'enthousiasme; aussi nous faisons-nous un devoir de recommander cet ouvrage à l'attention de nos collègues.

F.-C. S.

CHRONIQUE SCOLAIRE

Angleterre. — Le feu ayant pris à Liverpool dans une école primaire qui compte plus de 1000 enfants, il était à craindre qu'une terreur panique ne s'emparât de ces élèves et ne produisît de grands malheurs. Le sang-froid des instituteurs et des maîtresses conjura heureusement le péril. On commença par faire sortir les jeunes filles classe par classe; puis vint le tour des garçons. Un de ces derniers s'étant mis à crier : au feu, l'un des maîtres s'empara de lui et le fit taire. Grâce à la présence d'esprit du corps enseignant, l'école fut évacuée en dix minutes et l'incendie put être éteint promptement par les pompiers accourus à temps sur le théâtre du sinistre. (*Freie pædagogische Blätter*).

Espagne. — Le *Magisterio de Madrid* nous apprend qu'au congrès pédagogique de Valence, la patrie du Cid, où il y avait 300 instituteurs et 50 institutrices, le recteur de l'Université a présidé une des séances qui ont pris quatre jours. Le Congrès a formulé plusieurs vœux pour être présentés aux Cortès, entre autres, concernant les traitements des instituteurs et l'établissement d'écoles enfantines dans tout le royaume.

D'après l'affirmation du ministre de l'intérieur, il existerait en Espagne 30,000 écoles dont 6,000 ont leur local propre. Donc 24,000 n'en ont pas.

— Partant de l'idée que l'enseignement, à tous ses degrés, est une fonction de l'Etat, un député a demandé que l'Etat prît à lui le paiement de tous les traitements.

On sait qu'en Espagne l'enseignement primaire est laissé aux municipalités, l'enseignement secondaire aux provinces et que l'enseignement supérieur seul relève de l'Etat.

— Le *Magisterio*, de Madrid, rapporte que pour marquer leur gratitude aux députés des Cortès qui ont plaidé la cause de l'égalité des traitements des instituteurs et institutrices, il sera offert à l'un son buste, à un autre une plume d'or. La commission nommée à cet effet recueillera les souscriptions des donateurs dont on publiera les noms. Curieux pays!

Le même journal, du 28 février, contient un article de M. Carlos Soler de Arqués, où on lit ces paroles significatives:

« Avec l'organisation actuelle de l'inspectorat scolaire dans notre pays, « une statistique exacte de l'instruction primaire est impossible. Sans une « réforme des écoles normales et une nouvelle loi sur la matière, l'enseigne« gnement n'atteindra jamais, en Espagne, à la hauteur désirable. »

— Nous empruntons la triste statistique suivante à un journal de Barcelone :

Il existe en Espagne 137 places spécialement affectées aux *Corridos* ou courses de taureaux, sans compter celles qu'on dispose pour cela à l'occasion de fêtes populaires et qui sont au nombre de 210. L'année dernière, le nombre des bêtes tuées dans les cirques (chevaux, taureaux, bovillons),

s'est élevé à 2081. La statistique ne dit mot des hommes qu'on emporte de l'arène blessés ou mourants. Au seizième siècle, le pape Pie V avait formellement condamné ces jeux sanguinaires. Mais Philippe II s'en porta le défenseur ardent et supplia le pape Grégoire XV de lever l'anathème pour l'amour de ses peuples. (*Revue nationale*, article de M. Guardia, écrivain espagnol distingué, auteur de *Réformateurs en Espagne*.)

On voit avec douleur les combats de taureaux se naturaliser dans le midi de la France. On espérait que la République ferait disparaître cette odieuse coutume que l'empire avait introduite sans doute pour complaire à l'impératrice.

France. — Au village de Villers, près de la frontière, la foudre est tombée sur l'école au moment où les élèves étaient en classe, et le feu a pris au bâtiment qui a été réduit en cendres avec tout ce qu'il contenait. S'armant d'une grande énergie, l'instituteur a trouvé moyen d'arracher à la mort ses 42 élèves, dont les uns avaient été frappés de paralysie et les autres jetés par terre et affolés de peur.

— Le préfet de la Seine a décrété l'organisation de bataillons scolaires dans les 24 arrondissements de la capitale, et dont sont tenus de faire partie même les enfants des écoles privées et ceux qui reçoivent leur instruction à domicile, s'ils sont valides. Ces bataillons sont formés de 4 compagnies chacune et chaque *homme* doit porter l'uniforme, l'arme, le sac, qui lui seront délivrés par la ville. Un crédit d'un demi-million est ouvert à cet effet. Les *Libres feuilles pédagogiques de Vienne* n'admirent pas ce militarisme scolaire et craignent qu'il n'ait un triste résultat.

Italie. — Le conseil municipal de Venise avait reçu, en cadeau, un éléphant qu'on installa dans un parc public pour l'enseignement de la jeunesse. Bien que les dames de la ville ne laissassent pas manquer l'animal de friandises de tous genres, il n'en coûtait pas moins de 3,700 francs d'entretien par année à la municipalité. Aussi cette autorité a-t-elle décidé de se défaire de cet hôte coûteux, sur la réflexion judicieuse faite par l'un de ses membres qu'avec la somme affectée à cet usage on rétribuerait *quatre instituteurs!!!*

Russie. — La dynamite a fait aussi son apparition sinistre dans l'école de cet empire. C'est à Taganrog où par parenthèse est mort en 1825 d'une façon mystérieuse l'empereur Alexandre Ier, que des élèves mécontents d'un de leurs maîtres ont commis un attentat de ce genre. Le journal qui nous l'apprend ne donne aucun détail.

Saxe. — Dans ce royaume de deux millions cinq cents mille habitants, il a été dépensé en dons aux écoles et aux établissements de charité, 3,198,615 marcs. En y comprenant les réparations ou les bâtisses d'églises la somme s'élèverait à 4 millions. La Saxe a toujours été une terre classique de la pédagogie et le roi défunt, Jean Ier, le commentateur savant de la Divine Comédie du Dante, allait souvent visiter les écoles, sans suite. Il s'asseyait tout bonnement pour écouter les leçons et conversait familièrement avec l'instituteur.

Japon. — Le Conseiller prussien Tèchow, membre de la Commission provinciale de Berlin, a été appelé par le gouvernement impérial de ce pays à y réorganiser l'instruction publique. Ce travail qui prendra trois ans sera rémunéré au prix de 40,000 francs par an. M. Tèchow est parti pour se rendre à sa destination.

Afrique. — Les Abyssins ont une singulière façon de punir les écoliers paresseux ou qui manquent l'école. Ils leur mettent aux pieds des chaînes qui les empêchent de courir.

Amérique anglaise. — L'*Enseignement primaire*, de Québec, du 28 juin, rédigé par M. Cloutier, renferme parfois de bons articles, entre autres celui où il est dit que *l'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler*. Dans le même article, les *vacances* sont comparées au paradis terrestre. C'est cependant à condition d'en savoir et d'en pouvoir jouir, ce qui n'est pas toujours le cas. L'instituteur ou le professeur *pauvre* voit parfois arriver les vacances avec le mélange de contentement et de chagrin que doivent lui donner d'un côté le besoin de repos, de l'autre le manque de ressources nécessaires pour faire un petit voyage ou aller en *villégiature*, si l'on peut se permettre pareille expression quand il s'agit de quelqu'un qui n'est pas dans l'aisance.

Mais que dire de la phrase suivante: « Rien de plus délicieux, sous « l'ombre d'un chêne, que de repasser l'histoire de son pays, de *feuilleter* « *Télémaque* ou le *Génie du Christianisme;* de relire quelques belles pages « de Virgile, de Racine ou de Louis Veuillot. » Quel assemblage !

A Montréal paraît le *Journal de l'instruction publique*, organe des instituteurs catholiques de la paroisse de Québec, contenant des avis et documents officiels, les comptes rendus des conférences, des articles très variés de pédagogie, sciences naturelles, ornithologie, grammaire, langue avec des dictées, des difficultés orthographiques, des problèmes, des poésies, des lectures pour tous, des pensées, des feuilletons. Ce journal ne paraît qu'une fois par mois.

Ce qui nous plaît dans la vie scolaire dont le journal est l'expression, c'est l'activité qui règne dans les conférences auxquelles prennent part l'archevêque et les prélats du pays, dans un sens favorable au progrès. M. Jules Cloutier y prend la parole pour traiter de l'éducation des enfants, et se fait écouter avec le plus vif intérêt.

Nous avons été agréablement surpris en trouvant reproduit l'article de M. Knapp, instituteur au Locle, dans le numéro du 1er juillet 1883, sur les néologismes et les locutions bizarres qui défigurent les écrits des auteurs actuels.

Suisse. — Thurgovie. L'école cantonale a compté pendant l'année 1883, 168 élèves; l'école normale, 54. Le nombre des élèves des écoles secondaires a été de 681, dont 170 jeunes filles. Ces écoles sont placées à Arbon, Dissenhoffen, Fischingen, Eschliken, Weinfelden.

PARTIE PRATIQUE

FRANÇAIS

DEGRÉ SUPÉRIEUR

DICTÉES. I. — Ecoutez toujours les conseils qui vous sont donnés par les vieillards, car les épreuves qu'ils ont traversées et l'expérience qu'ils ont acquise leur permettent d'en donner. Quelque étranges qu'ils vous paraissent parfois, toutes surannées que sont leurs maximes, ceux dont les hivers ont blanchi la tête, méritent toujours d'être écoutés. Essayez une fois de prêter l'oreille à ce qu'ils disent. Bientôt, séduits par l'intérêt de leurs récits d'autrefois, captivés par leur voix sympathique, enthousiasmés de leur enthousiasme, vous reconnaîtrez promptement votre erreur. Ils vous conteront les mille aventures qui leur sont arrivées, les voyages qu'ils ont faits, les combats auxquels ils ont assisté. Le vieillard est un livre d'histoire toujours ouvert pour les jeunes gens, et bien impardonnables sont ceux qui en détournent leurs regards. Et puis, au milieu de ces récits intéressants, le vieillard glisse toujours quelques conseils ; il sait d'avance que, donnés sous cette forme, ils seront suivis bien mieux que ne le seraient les froides maximes d'un livre de morale. Rappelez-vous le respect, la vénération même due aux gens âgés chez les Spartiates ; les peines les plus sévères punissaient celui qui y manquait. Mais pour vous, enfants, on ne s'est point senti obligé de faire des lois ; on a pensé que l'éducation que vous avez reçue et les bons sentiments qu'on vous a inculqués suffiraient pour vous préserver de l'idée même d'offenser un vieillard.

1. Analyse des propositions de la dernière phrase : On a pensé que...
2. Exercice sur les participes passés d'après ce modèle :

Participes passés	*Auxiliaires*	*Comp. dir. ou sujets*	*Variables ou invar.*
donnés	être	* (s) les conseils	variables
traversés	avoir	(c. d.) les épreuves (av.)	id.

Ce dernier exercice sera fait, autant que possible, avant la correction de la dictée. Louis MERCIER.

II. LES SAISONS. — Quels que puissent être leurs inconvénients, toutes les saisons ont leurs avantages, leurs charmes même : l'été nous apporte de longues vacances, grâce auxquelles nous entreprenons d'instructifs voyages ; l'automne et l'hiver nous groupent autour de maîtres qui font tous leurs efforts pour développer en nous l'intelligence et le goût du travail. Les jours de congé, pour être plus rares, n'en sont pas moins goûtés : que de jeudis consacrés aux vendanges, et, plus tard, quand les frimas ont élu domicile chez nous, que la neige tombe à flocons serrés ou que gèle l'eau de nos étangs, de quelle joie nouvelle ne sentons-nous pas nos cœurs envahis ! Vite, un homme de neige, des courses en traîneaux, des batailles à coups

* Les lettres *s* et *c. d.* placées entre parenthèses signifieront : *sujet* ou *compl. direct* ; (av.) et (ap.) indiqueront si le complément direct est placé avant ou après.

de boules de neige, ou bien de longues heures de patinage, heures qui passent bien vite et qui ramènent au logis des appétits dévorants!

Le temps fuit rapidement au milieu des travaux et des jeux de l'écolier. Les jours ont grandi, la nature s'est peu à peu ranimée, et quelques chauds rayons de soleil lui ont bientôt rendu ses premières fleurs. Pâques s'approche et les hirondelles reviennent. Ces gracieuses messagères du printemps sont pour nous la colombe de l'arche: elles nous apportent à tire-d'aile la bonne nouvelle que le soleil a mis en fuite les frimas et rendu à nos contrées la douce et féconde chaleur dont elles avaient dû être si longtemps privées. M.

Composition. — *Le Nid.* (Canevas) Sa construction. — Matières qui le composent. — Ponte.— Couvée.— Soins intelligents du père et de la mère pour leur progéniture. — Vie et mouvement dans le nid pendant l'éducation des petits. — Départ de ceux-ci. — Conclusion. H. B.

ÉCOLES SECONDAIRES

Dictée. *Les pigeons de Venise.*— Presque toujours on les a aimés, choyés, cajolés. Il vint pourtant un jour où une main sacrilège s'abattit sur eux. Ce fut en mil huit cent quarante-neuf. On se jeta sur les pauvres volatiles et on les dévora. Mais après combien de jours de famine! Dans l'héroïsme de la défense, on avait oublié les vivres, manquant depuis quelques jours. On fit donc la chasse aux pigeons, et s'il fallait qu'on en crût les Vénitiens, les pigeons, qui auraient pu s'enfuir à tire-d'aile[1] dans les îles voisines, semblèrent venir s'offrir d'eux-mêmes à cette hécatombe patriotique.

Il faut dire toutefois, à la gloire des enfants de la reine de l'Adriatique, qu'après cette première boucherie, ils décidèrent, à l'unanimité, que ce massacre des innocents cesserait, dût la population tout entière en souffrir.

Depuis mil huit cent quarante-neuf, les pigeons, qui ne sont point vindicatifs, ont continué à venir manger dans la main des Vénitiens. Il faut avoir assisté à un de leurs festins pour se faire une idée de leur adorable familiarité, que rien n'effarouche. Tout au plus s'ils font deux sautillements pour vous laisser passer; ils se posent sur l'épaule des gondoliers et viennent souhaiter la bienvenue aux étrangers, quelle que soit leur nationalité. En voici quelque vingt qui viennent becqueter sur ma table ; tout à l'heure, la marchande des quatre-saisons, sous ma fenêtre, était assaillie pendant son déjeuner ; elle a eu bientôt fini, grâce à ses hôtes ailés.

Il y a, sur les édifices et les cathédrales de Venise, des milliers de statues, des licornes, des hyppogriffes, des chimères, des lions, des feuilles d'acanthe, toute la variété de la sculpture antique et gothique ; je ne sais si les pigeons de Venise aiment les arts, s'ils connaissent les Phidias et les Michel-Ange, mais ils ne se sont jamais gênés de nicher sur tous ces chefs-d'œuvre. S'il y a autant de pigeons que de sculptures, le nombre de ces hôtes emplumés atteindrait bien trois mille et quelques cents.

(D'après Arsène Houssaye).

1. L'Académie donne à *tire-d'aile* le genre masculin, et prescrit le pluriel invariable : des *tire-d'aile.* Voltaire a écrit : *des tire-d'ailes.* Littré, estimant que ce nom composé est formé du substantif *la tire,* l'action de tirer, et d'*aile,* préfère le genre féminin et le pluriel *tires-d'aile.*

MATHÉMATIQUES ÉLÉMENTAIRES

I

Solution du problème proposé dans le numéro du 1er mars.

Soit a le côté du carré ; les 4 quarts de cercle tracés depuis les 4 angles valent ensemble un cercle entier dont le rayon est $\frac{a}{2}$ et la surface $\frac{\pi a^2}{4}$.

D'autre part, pour chaque arc le point de tangence du petit cercle intérieur étant situé sur la ligne des centres, c'est-à-dire sur la diagonale du carré, ce cercle intérieur a pour rayon $\frac{a}{\sqrt{2}} - \frac{a}{2} = \frac{a(2-\sqrt{2})}{2\sqrt{2}}$ et pour surface $\pi\left(\frac{a(2-\sqrt{2})}{2\sqrt{2}}\right)^2 = \frac{\pi a^2(3-2\sqrt{2})}{4}$. Appelant x la surface des 4 triangles curvilignes, nous posons l'égalité suivante :

$$x = a^2 - \left(\frac{\pi a^2}{4} + \frac{\pi a^2(3-2\sqrt{2})}{4}\right);$$

d'où $$x = a^2 - \pi a^2\left(1 - \frac{1}{2}\sqrt{2}\right).$$

Remplaçant maintenant chaque lettre par sa valeur, nous obtenons :

$$x = 225 - (3{,}1416 \times 225 \times 0{,}2929)$$

ou $$x = 225 - 207{,}039294 = 17{,}960706 = 18 \text{ cmq. environ.}$$

C. Hulliger[1] (Locle).

Solutions justes : Mlle Hte Excoffier, à Genève. — MM. Lucien Baatard, à Grand-Saconnex ; Emile Golay, à Genève ; Jules Pernet, à Villars-Tiercelin ; Ch. Evard, à Cernier ; A. Dupraz, à Genève.

II

Problèmes divers.

Une personne reste 2 1/3 minutes pour faire le tour d'une place circulaire. Sachant que cette personne fait par minute 75 pas de 33/50 de mètre, évaluer, en ares, la surface de la place. (Rép. : 10 ares, 6115625).

H. B.

L'on paye fr. 543,90 pour deux pièces d'étoffe achetées à raison de fr. 8,40 le mètre. On revend l'une de ces pièces à fr. 10,40 le mètre et l'on reçoit fr. 413,66. Combien devra-t-on recevoir pour l'autre pièce si elle est revendue à raison de 10 fr. le mètre ? (Rép. : fr. 249,75.)

Entre les montants d'un stère on place des bûches ayant 1m,25 de longueur ; à quelle hauteur faudra-t-il s'arrêter pour avoir un stère de bois et

1. Nous avons encore reçu de M. Hulliger une solution juste du problème proposé dans le numéro du 15 février.

quelle quantité de bois faut-il pour garnir complètement les montants du stère? (Rép.: 1° $0^m,8$; 2° 1 $^1/_4$ stère.)

Un litre d'air pèse gr. 1,29. Quel est le poids de l'air contenu dans une salle d'école longue de 10 mètres, large de $8^m,4$ et haute de $4^m,5$?
(Rép.: 487 Kg. 620 gr. X***

Un terrain de forme rectangulaire, large de 136 mètres, est divisé en 4 parties égales par 2 routes larges de 6 mètres et parallèles aux côtés du terrain. Chacune de ces 4 parcelles mesure 56 ares 55 ^{mq}. On veut étendre du gravier sur la plus longue de ces routes, et l'on estime qu'il en faut un mètre cube pour recouvrir un déciare. Combien emploiera-t-on de tombereaux de gravier de la contenance de $^2/_3{}^{mc}$, et combien en faudrait-il pour les 2 routes ensemble? (Rép.: 1° 162, et 2° 279.) Ch. Vignier.

Une entreprise a coûté 6,000,000 de francs, dont les $^2/_3$ ont été fournis par des actions de 500 fr. et le reste par des obligations qui rapportent le 6 °/₀. Pendant une année, les recettes brutes se sont élevées à 893,000 fr., et le salaire des employés, ainsi que les dépenses diverses, ont absorbé les 65 °/₀ de cette somme; 50,000 fr. ont été mis au fond de réserve et on a amorti les obligations de 30,000 fr.; le reste des recettes a été partagé entre les actionnaires. Combien chacun de ceux-ci a-t-il retiré par action et combien pour °/₀ a-t-il reçu sur le capital qu'il avait exposé? Combien retirera pour °/₀ une personne qui achète ces actions au prix de 350 fr.?
(Rép.: 1° fr. 14,07; 2° 2,814 °/₀; 3° fr. 40,2 °/₀, environ).
Aug. Beaudet.

Une caisse à huile de la forme d'un parallépipède rectangle est intérieurement deux fois plus longue que large et deux fois plus large que profonde. On la remplit aux $^3/_4$ en y versant 686 Kg. 25 Dg. d'une huile dont la densité est 0,915. On demande de trouver d'après ces données: 1° les trois dimensions de la caisse; 2° la longueur d'une des diagonales du parallélipipède rectangle formé par cette caisse? (Rép.: 1° 2^m, 1^m, $0^m,50$; 2° $2^m,291$). Y.

Voulant connaître le nombre des enfants d'une famille, j'en interroge successivement l'un des frères et l'une des sœurs. « J'ai autant de frères que de sœurs », me répond le premier. « Et moi, dit la dernière, j'ai deux fois plus de frères que de sœurs ». Quel est le nombre des enfants?
(Rép.: 7 enfants.) Alex. Lescaze.

NOMINATIONS

Canton de Genève.

Ecoles enfantines. 1884, mars 4: Mme Werner, maîtresse à l'école des Eaux-Vives.

Ecoles primaires, février 26: Mlle Amélie Dufour, régente à Plainpalais. Mars 2: Mlles Jacquet, Louise; Nast, Nathalie; Blondel, Jenny; Hunsperger, Bertha; Rosset, Eugénie, sous-régentes.

Ecole secondaire et supérieure des jeunes filles. Février 16: M. Emile Redard, maître d'histoire et de littérature dans la Division supérieure. Mars 7: M. Emile Redard, maître de l'art de la composition, dans la Division supérieure.

Gymnase. Février 5: M. Emile Redard, professeur de littérature française.

Université. 1883. Décembre 14: M. Breithaupt, Frédéric, assistant de chimie. 1884. Février 5: M. A.-L. Hermenjard reçoit le grade de Docteur honoraire ès-lettres.

Genève. — Imprimerie Taponnier et Studer.